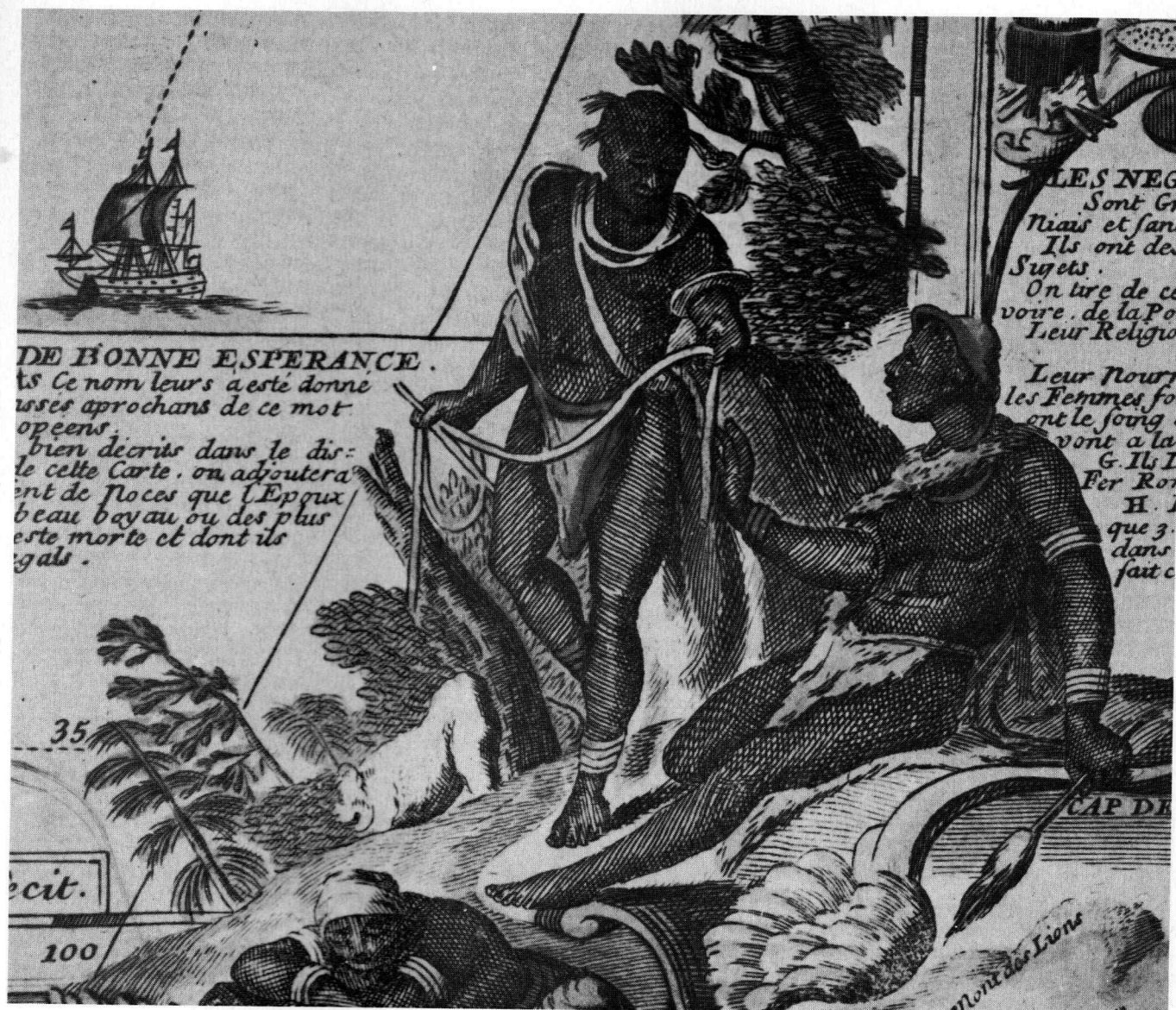




D'UN LIVRE À L'AUTRE

Le THANH KHÔI L'Éducation comparée

Paris, Armand Colin, 1980, 315 p.
(Collection U).

L'Éducation comparée a pour objet l'étude des faits éducatifs considérés dans leur contexte politique, économique, social et culturel. Elle fait appel aux ressources et aux méthodes de diverses disciplines des sciences sociales. Elle vise aussi à cerner la

régularité de certains phénomènes, d'une signification d'autant plus grande qu'on la retrouve dans des sociétés plus nombreuses et de structures différentes.

L'ouvrage de Le Thanh Khôi se divise en deux parties : la première concerne l'objet de l'éducation comparée, tandis que la seconde est consacrée aux méthodes et techniques. Dès les premières pages, l'auteur donne la définition suivante de l'éducation comparée : c'est « la science qui a pour

objet de dégager, d'analyser et d'expliquer les ressemblances et les différences entre des faits éducatifs, et/ou leurs rapports avec l'environnement (politique, économique, social, culturel), et de rechercher les lois éventuelles qui les commandent dans différentes sociétés et à différents moments de l'histoire humaine » (p. 42). Avec une définition aussi large que précise, l'objet de l'éducation comparée est longuement débattu dans la première partie. C'est ainsi que pour délimiter le domaine de

l'éducation comparée, l'auteur est amené à parler des finalités, buts et objectifs, de l'organisation administrative, des structures de l'enseignement, des contenus pédagogiques, des méthodes et techniques, et enfin des acteurs de l'enseignement. Par ailleurs, la méthode de comparaison peut s'effectuer de diverses manières : comparaison internationale, intranationale et supranationale. Les différentes phases de la comparaison, quant à elles, consistent à décrire, classer, évaluer et expliquer les faits éducatifs. En dernier lieu, l'éducation comparée, en dehors des phénomènes statiques, doit aussi étudier les changements intervenus dans les systèmes éducatifs (innovations pédagogiques, réforme de l'éducation, etc.).

Dans la seconde partie consacrée aux méthodes et techniques, l'auteur présente un grand nombre de méthodes d'analyse empruntées à diverses disciplines des sciences sociales qui sont souvent utilisées en éducation comparée. La raison est que, comme l'auteur l'a précisé dans les premières pages de l'ouvrage, « l'éducation comparée occupe une place spéciale : elle n'a pas de méthodes propres. Selon l'objet auquel elle s'intéresse, elle utilisera les méthodes de la psychologie, de l'anthropologie, de la science politique, etc. » (p. 12). Les diverses méthodes analysées sont les suivantes :

- le rassemblement de données, données qui peuvent être des documents officiels ou non officiels, leur comparabilité, leur élaboration à partir de techniques de collecte (interview, questionnaire, tests), leur classification selon des systèmes normalisés, de même que leurs sources d'information (systèmes nationaux ou internationaux);
- les statistiques et mathématiques nécessaires à leur description, leur classification, leur évaluation et enfin leur explication;
- les analyses qualitatives et quantitatives qui ont pour nom : analyse de contenu, analyse systématique et la dialectique dont l'auteur présente à la fois la valeur et les limites.

Cet ouvrage conçu par l'un des spécialistes actuels en éducation comparée est une contribution importante à cette discipline en essayant de construire les fondements à la fois théoriques et méthodologiques nécessaires à cette branche encore jeune des sciences sociales :

- l'auteur fait un vaste tour d'horizon des divers problèmes de recherche et

des techniques d'analyse en sciences sociales souvent utilisées en éducation comparée;

- l'ouvrage tente aussi d'apporter des éléments à une théorie de l'éducation qui soit véritablement générale, et qui puisse s'appliquer aussi bien aux pays du Tiers monde qu'aux sociétés occidentales ou socialistes.

Quang-Nam Thái
Docteur en Économie
du Développement

LE THANH KHÔI

Jeunesse exploitée, jeunesse perdue ?

Paris, Puf, 1978, 227 p. (coll. « Sociologie d'aujourd'hui »).

Ce livre se fait une place à part dans l'abondante littérature sur la jeunesse. C'est qu'il se propose d'analyser la situation des jeunes à l'échelle mondiale, tout en insérant cette problématique dans un débat social qui ne peut qu'être fortement différencié.

A travers une masse imposante de données, l'auteur décrit les conditions qui déterminent la situation spécifique des jeunes. La jeunesse, groupe d'âge en attente ou (et) en révolte, sera-t-elle la force qui modèlera un autre avenir, ou bien sera-t-elle usée et perdue en tant que force de transformation, avant qu'elle puisse faire ses preuves ?

L'ouvrage se présente sous forme de diptyque, strictement équilibré. La première partie (« Modèle industriel et contradictions sociales ») concerne les sociétés industriellement avancées, qu'elles soient capitalistes ou socialistes. La seconde (« Dépendance et misère, libération et espérance ») envisage les sociétés du Tiers monde. L'auteur considère que si les situations concrètes, et par conséquent les problèmes qu'affrontent les jeunes, sont différents dans l'un et l'autre cas, leur cause première est commune : « c'est l'expansion mondiale du capitalisme... qui engendre partout et en même temps richesse et pauvreté, lesquelles sont toutes deux des obstacles à la libération humaine » (p. 16).

Les trois premiers chapitres de la première partie exposent le cadre socio-économique dans lequel cherchent leur place les jeunes des pays capitalistes.

En premier lieu, aussi bien la pauvreté que les inégalités qui se reproduisent et se superposent font partie de la logique d'un système basé sur le profit et qui maximise les coûts sociaux dans le but de minimiser les coûts de production. Le rôle de l'enseignement dans la consolidation d'un tel système est démontré à travers ses propres contradictions : expansion s'accompagnant d'une dévalorisation des diplômes, mécanismes de différenciation persistant malgré les mesures prises pour assurer l'égalité des chances. Cependant, contrairement à une déscolarisation hypothétique aux promesses ambiguës, c'est encore l'école qui offrirait le plus de possibilités de conscientisation, condition première des luttes sociales. Mais les bénéfices de l'éducation se trouvent aussi limités par des mécanismes extérieurs à elle, et qui tendent à maintenir les privilèges. Même l'existence d'une mobilité sociale ascendante ne doit pas faire illusion : elle s'expliquerait par l'évolution de la pyramide professionnelle plutôt que par une amélioration de la structure de mobilité sociale en rapport avec le rendement de l'instruction. Par ailleurs, si la division du travail est déjà préfigurée dans les différenciations scolaires, les jeunes subissent, sur le marché même du travail — à l'instar des femmes et des minorités — une discrimination qui en fait un groupe particulièrement vulnérable aux effets des crises économiques.

La première partie de l'ouvrage s'achève par un chapitre sur « les contradictions de la transition socialiste ». En Union soviétique et dans les pays de l'Europe de l'Est, malgré les progrès indéniables dans l'expansion et la démocratisation de l'enseignement, des inégalités subsistent que l'auteur considère comme étant liées à la division du travail et au rôle que jouent les groupes sociaux dans le procès de production. L'exigence d'égalité devant l'accès à l'enseignement supérieur se heurte au souci d'efficacité, tandis que l'école socialiste conserve, parallèlement à des innovations positives, la hiérarchie de structure, la discipline, les mécanismes de sélection, les relations d'autorité et la pédagogie directive de l'école bourgeoise. Ces contradictions, caractéristiques d'un état de transition, auraient leur fondement dans l'idéologie productiviste.

La deuxième partie du livre esquisse d'abord le sombre tableau des réalités du Tiers monde dans lesquelles sa jeunesse est appelée à vivre.

Les nouvelles formes de domination, engendrées par le monopole scientifique et technique des pays industrialisés, créent l'extraversion et la dépendance des pays anciennement colonisés. Dans ce cadre, le système d'enseignement, non seulement accomplit un rôle de sélection et de différenciation sociales et tend ainsi à maintenir l'ordre social existant, mais encore il promeut l'aliénation culturelle et la dépendance. Cependant « L'autonomie relative dont jouit l'éducation et la possibilité de prises de conscience individuelles et collectives » (p. 154) peuvent faire de l'école un facteur du changement. Toutefois, dans les conditions actuelles, la jeunesse du Tiers monde est guettée par la marginalité sociale, facteur et produit du chômage et de la délinquance. Mais n'est-ce pas encore la structure socio-économique globale qui est en cause ? C'est ce que l'auteur démontre à travers une riche documentation.

L'essentiel du dernier chapitre présente quelques célèbres révoltes de jeunes (à Cordoba d'Argentine en 1918, à Ceylan en 1971, à Madagascar en 1972) et décrit le rôle joué par la jeunesse dans des situations révolutionnaires, telles que les luttes de libération et l'effort de construction nationale nécessaire après une victoire (Cuba, Guinée-Bissau, Mozambique, Angola, mais surtout Viêt-nam).

Ce livre, inclassable par l'éventail des sujets qu'il aborde à travers un fil conducteur parfois trop fin, justifie, au terme de sa lecture, le grand point d'interrogation de son titre.

Marie Éliou

Albert GÉRARD

**African Languages Literatures :
An Introduction to the Literary
History of Sub-Saharan Africa.**

Washington D.C., Three Continents Press, 1982, 397 p.

L'avant-propos de l'auteur à cet ouvrage, à bien des égards monumental, situe son projet, à la fois dans l'histoire de la critique africaniste contemporaine et dans l'historicité de la littérature africaine écrite depuis plus d'un millénaire. En dépit de publications croissantes sur cette littérature, l'écriture africaine en langues non européennes demeure encore à peu près

inconnue parce que les critiques, pour la plupart non Africains, s'intéressent d'abord aux écrits en anglais, français ou portugais. En outre, la critique en langues non européennes passe inaperçue quand elle existe, et même les recherches de pionnier de l'érudit Xhosa, A.C. Jordan, publiées dans **Africa South** avant 1960, n'ont pratiquement pas trouvé de public. A qui donc doit échoir la tâche redoutable de parler de ces littératures ? Albert Gérard déclare sans fausse modestie : « African writing is in more than fifty different languages—often as different one from the other as Russian is from Spanish, or even English from Chinese... Only a scholarly group, and a substantial one, could ever hope to produce a totally satisfactory survey of African vernacular writing... Needless to say, such a team would have to be made of African scholars for they alone are both able and entitled to offer cogent critical comment on the works that have been written in their own languages. What I have tried in this volume is to embark upon the task of gathering as many historical facts within my scope of knowledge in languages that are known to me and ordering them into some sort of coherent pattern covering the fifteen-odd centuries that have elapsed since written composition began in Ethiopia » (1). D'où l'idée d'une « introduction », divisée chronologiquement à l'intérieur de zones géographiques. Celles-ci peuvent sembler arbitraires puisqu'elles nécessitent le recours à d'autres sous-ensembles linguistiques (par exemple, les textes en xhosa à l'intérieur d'un pays se trouvent séparés des textes en xhosa à l'intérieur d'un autre), mais elles sont commodes et — historiquement — cohérentes puisqu'elles reflètent des réalités nationales et/ou politiques.

Ce qui se veut un « modeste panorama » ne laisse pas d'étonner par sa richesse et sa diversité : bien avant la naissance des littératures européennes, nous voyons en effet les tribus sémitiques de l'Arabie du sud envahir l'Éthiopie et, adaptant leur alphabet à la transcription des langues locales, forger le véhicule de la pensée religieuse et de la culture littéraire, le Ge'ez, qui va durer des siècles. Ou encore nous voyons surgir au XIV^e siècle une littérature en vernaculaire, l'Amharique ancien, d'inspiration plus profane que sacrée, donnant naissance

aux chants de louanges, mais ne prenant la première place vis-à-vis du Ge'ez qu'au XX^e siècle... Pendant ce temps, les conquêtes arabes permettent à cette langue de s'étendre jusqu'au sud du Sahara, se divisant en deux branches : en Afrique de l'Est, le long des côtes, naît une culture hybride (où l'arabe se mêle au swahili), caractérisée depuis le XVIII^e siècle par une poésie narrative de premier ordre, épopées ou récits historiques. En Afrique de l'Ouest, autour du grand centre culturel qu'est Tombouctou, l'arabe reste la seule langue littéraire jusqu'au XVIII^e siècle ; puis des écrits **ajami** (peul, wolof ou hausa transcrits en caractères arabes) se propagent, le plus souvent, à l'abri des influences occidentales. La troisième vague culturelle correspond à la colonisation européenne dont Albert Gérard distingue les grandes étapes, s'intéressant surtout à la façon dont les missionnaires et éducateurs ont, inégalement selon les régions et les régimes, réduit les langues indigènes à l'écriture, et suscité (ou retardé) l'avènement d'une littérature en langue vernaculaire transcrite en caractères européens.

L'ouvrage se divise en trois parties : la première « L'héritage de Saba », traite des littératures éthiopiennes ; la seconde retrace l'histoire de l'impact de l'Islam en Afrique de l'Ouest (écriture en arabe et littérature **ajami**), de la littérature à Madagascar, et de celle de l'Afrique de l'Est, en swahili et en somali. La troisième partie est consacrée à l'influence de la colonisation occidentale : rapports de la colonisation et de la littérature ; Afrique australe du XIX^e siècle jusqu'à la période contemporaine en Malawi, Zambie, Zimbabwe ; Afrique de l'Ouest (Sierra Leone et Liberia, Nigéria, Ghana) ; Afrique centrale (Cameroun et Congo) et enfin Afrique de l'Est (Ouganda et Kenya). L'auteur considère finalement l'avenir des littératures africaines en langues européennes — très brièvement certes — et abordant le cas de Sembene Ousmane, qui passe de la littérature au cinéma, et celui de Ngugi Wa Thiong'o, qui passe du roman en anglais au roman en langue vernaculaire (avec les déboires que l'on sait), il constate : « It is true that the young countries of Africa and their governments have an extraordinary need for the European languages... It is also true that many producers of imaginative literature in European languages are not very happy, writing mainly for a foreign readership or a tiny privileged minority in their own societies... »

(1) Voir traduction page 112.

Whether Europe's languages are in Africa to stay or whether they will go the way of Latin, to become dead languages there and making room for triumphant vernaculars is not likely to be known until a few centuries to come » (1).

Un index très détaillé fait de cette impressionnante somme présentée avec un souci constant de la concision et de l'importance relative de chaque élément, un outil indispensable pour l'africaniste. C'est tout un pan occulté de la littérature africaine qui émerge d'un oubli trop souvent volontaire, comme la partie cachée d'un iceberg. On ne saurait trop recommander la fréquentation de cet ouvrage de base. A quand sa publication en français ?

Michel Fabre

Kirsten Holt PETERSEN
et Anna RUTHERFORD, édit.

**Cowries and Kobos;
the West African Oral
Tale and Short Story.**

Dangaroo Press (Geding Søveg 21,
8381 Mundelstrup, Danemark), 1981,
176 p.

L'avant-propos de ce recueil de contes et nouvelles accompagnés d'articles sur le sujet souligne le désir des auteurs d'attirer l'attention sur les rapports entre les deux genres ainsi que sur la typologie et le développement de la nouvelle en Afrique de l'Ouest. Dans ce but, l'ouvrage se trouve organisé de façon un peu particulière : après l'introduction générale de Donald Cosentino, H.O. Chukwuma examine le conte oral en l'opposant à la nouvelle ; il insiste sur les caractères de la performance et sur la typologie du genre (contes animaliers, personnages surnaturels et mélange des genres), ce qui se trouve illustré par cinq contes, tant légendaires qu'animaliers, de quatre à six pages chacun.

Neil Skinner présente ensuite trois « tatsuniyas » (récits traditionnels hausa) en accentuant la performance autant que les rôles dévolus à tel ou tel animal, comme Anansi l'araignée ou Tarbaby « the Gum Maiden ». Le passage de l'oralité aux belles-lettres est en quelque sorte représenté par

l'article de Don Dodson sur « Onitsha Market Literature », illustré de récits d'Oagali Ogali et d'Okenkwa Olisah. Enfin, Kirsten Holt Petersen aborde la nouvelle, définie à la fois par rapport au roman et comme reflet, en ce qui concerne ses formes, de deux ordres du monde : l'ordre traditionnel africain et l'ordre européen contemporain. Des nouvelles d'Achebe, Ekwensi, Abioseh Nichol, Ama Ata Aidoo, Camara Laye, Mbella Sonne Dikopo, Lawrence Otu Cantey, Sembene Ousmane et Francis Bebey constituent l'essentiel du recueil. Chaque nouvelle est précédée d'une introduction substantielle et concise. Par son choix de textes représentatifs et par son appareil critique, l'ensemble constitue un instrument de travail précieux pour tout cours portant sur la nouvelle africaine et/ou le passage de l'oralité à l'écriture dans la littérature ouest-africaine. Il devrait rendre d'aussi grands services que l'excellent **Commonwealth Short Stories**, de Donald Hannah et Anna Rutherford.

Michel Fabre

Emmanuel B. Dongala

Jazz et vin de palme

Paris, Hatier 1982, 156 p. (Collection
Monde noir poche).

Le dernier livre de l'écrivain congolais Emmanuel Dongala, « Jazz et vin de palme », a suscité un vif intérêt en Afrique, à en juger par le nombre des comptes rendus qui lui ont été consacrés. Pour notre part, nous avons reçu deux articles, l'un d'Afrique du Nord, l'autre d'Afrique au sud du Sahara. Bien que l'un et l'autre s'accordent dans leur appréciation du talent de Dongala, ils n'ont cependant pas perçu tout à fait de la même manière la tonalité du message contenu dans son deuxième ouvrage : Latra Benyacoub a été frappée par sa révolte et son désespoir, tandis que Guy Ossito Midiohouan a tenu à y relever quelques notations moins pessimistes. C'est pourquoi nous avons jugé intéressant de publier côte à côte ces deux articles.

Ce deuxième ouvrage de l'écrivain congolais s'inscrit en droite ligne dans cette tendance de la littérature afri-

caine que l'on appelle la littérature du « désenchantement ». Les thèmes majeurs en sont le pourrissement des régimes politiques dans divers pays d'Afrique, et l'absurdité de l'importation d'idéologies étrangères, plaquées sur la réalité africaine, et imposées à des peuples qui n'en voient ni la nécessité ni l'efficacité. Elles servent en fait de paravent à une dictature parfois plus terrible que l'ancien pouvoir colonial, et débouchent le plus souvent sur une situation économique et sociale catastrophique.

La première nouvelle de ce recueil « L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati », démontre d'emblée les contradictions dans lesquelles s'empêtrant les serviteurs du régime. Tchikati est un responsable de la propagande idéologique « formé à Moscou », et devenu l'un de ceux qui ont instauré « un terrorisme intellectuel sur le pays, prétendant qu'eux seuls connaissent la ligne juste, falsifiant l'histoire, étouffant tout débat d'idées ». Le héros épouse une jeune sociologue, contre la volonté de sa famille, car elle appartient à une ethnie différente de la sienne. Il est maudit par sa parenté pour cette mésalliance tribale, et sa femme demeure stérile. Après plusieurs années de mariage et d'exams médicaux divers effectués en vain en Europe, son épouse lui suggère de demander pardon à sa famille en sacrifiant aux ancêtres. Tchikati, fidèle à sa ligne idéologique, refuse d'abord ces pratiques animistes, mais finit par céder : un mois plus tard, sa femme est enceinte.

Tchikati sent alors sa « foi absolue dans les explications scientifiques vaciller », mais il redouble d'ardeur dans sa lutte anti-religieuse et anti-fétichiste, jusqu'au moment où il succombe à nouveau, pour une question d'héritage, cette fois, aux tentations de la sorcellerie. Il tombe victime d'un sorcier retors qui l'abandonne, nu et désemparé, dans un cimetière à l'issue d'une macabre cérémonie nocturne. Arrêté par la police, exclu du parti (par un tour de passe-passe dialectique), réduit à l'état de loque, l'ancien responsable de la propagande idéologique quittera la ville et sa famille.

Autre nouvelle brochant sur un thème analogue « Le procès du père Likibi », raconte comment un villageois est officiellement accusé d'avoir provoqué une désastreuse sécheresse, après qu'il ait, dit-on, arrêté la pluie le soir du mariage

(1) Voir traduction page 112.

de sa fille, pour que la fête ne soit pas gâchée. Après un procès ubuesque, où la stupidité des arguments de l'accusation est pourtant mise en pièces par le bon sens paysan du père Likibi, le tribunal le condamne à mort.

Dans « La cérémonie », un pauvre planton d'une usine (de récupération de fumier !) rêve d'en devenir le nouveau directeur, qui doit être recruté parmi les travailleurs de l'entreprise. Comme il sait qu'il faut être un bon militant « rouge » pour réussir, il entreprend son éducation de révolutionnaire authentique afin d'adhérer au parti : il s'habille en rouge, fait repeindre son vélo en rouge, force sur le vin rouge, etc. Peine perdue : le poste est octroyé à un étranger à l'usine, dont le seul mérite est d'appartenir à la même ethnie que le président. Les rêves de vie facile et de privilèges du planton s'évanouissent en fumée, et, résigné, il se prépare à la cérémonie d'accueil du nouveau directeur. Il obtient de s'occuper du micro, afin de se faire remarquer, mais au moment du discours du chef de l'État, l'explosion d'un pneu de voiture fait croire à un attentat. Le planton, soupçonné d'en être l'instigateur, est arrêté et torturé. Il avouera n'importe quoi, parce que « le corps a ses limites ».

D'un ton assez différent, mais plus sombre encore peut-être, la nouvelle intitulée « L'homme » se présente comme un conte dont les personnages, quasi mythiques, ont valeur de symboles dans une atmosphère presque surréaliste. « L'homme » en question, c'est « l'espoir d'une nation et d'un peuple qui dit NON et qui veille ». Il incarne la révolution contre la dictature, personnifiée par le « père-bien-aimé-de-la-nation-guide suprême-et-éclairé-maréchal-des-armées-et-génie-bienfaisant-de-l'humanité », invisible en chair et en os pour la plupart de ses sujets, retranché dans son palais fortifié, protégé par des fossés peuplés de caïmans et de serpents au venin mortel. « L'homme » pourtant réussira à y pénétrer et à tuer le tyran. Mais abattu à son tour au hasard d'une rafle par la police qui ne saura jamais qu'il était le meurtrier du dictateur, il restera un héros anonyme.

« Jazz et vin de palme », la nouvelle qui donne son titre au recueil, est presque gaie. Dongala y fait une incursion dans la science-fiction : la terre a été envahie par des êtres venus de l'espace. Réunis en conclave, les diri-

geants des grandes puissances proposent, pour faire face à l'invasion, les solutions violentes qui ont permis à leurs pays dans le passé de s'imposer à d'autres nations. Sauf le délégué du Kenya, qui suggère une palabre pacifique autour de quelques bouteilles de vin de palme, agrémentée par la musique de John Coltrane et de Sun Ra ! Cette méthode réussit à merveille, et la terre est débarrassée de ses hôtes quelque peu encombrants.

Les deux dernières histoires du livre « Mon métro fantôme » et « A love supreme », sont tirées de l'expérience new-yorkaise de l'auteur. « Mon métro fantôme » évoque l'enfer de la grande ville et fait penser à la pièce de Leroi Jones (Imamu Amiri Baraka), « Dutchman », dans laquelle la violence et le racisme sont présentés comme des traits caractéristiques de la société américaine. Enfin, « A love supreme » tente de retracer la quête d'absolu du jazzman John Coltrane, quête esthétique d'un musicien noir, avec, en toile de fond, la violence encore, illustrée cette fois par la mort d'un enfant noir de 13 ans tué par un policier blanc, qui invoque la légitime défense.

Ainsi la réalité africaine — et américaine — qu'exprime Dongala est-elle chargée de tragédie. Il fustige, raille et démystifie, mais son humour est lourd de colère et de révolte. Et son constat, terriblement lucide, parfois à la limite du désespoir. A cet égard, Dongala n'a pas changé. Son premier roman « Un fusil dans la main, un poème dans la poche » avait déjà pour thème l'inévitable dégradation qu'entraîne l'exercice du pouvoir.

Latra Benyacoub

Université d'Annaba (Algérie)

E. B. DONGALA

Jazz et vin de palme

Jazz et vin de palme est un recueil de huit nouvelles dont l'auteur, Emmanuel Boundzéki Dongala, est déjà connu pour son roman, **Un fusil dans la main, un poème dans la poche** (1), qui lui valut en 1974 le prix Ladislas-

Dormandi. Ce premier roman de Dongala retrace l'épopée tragique d'un intellectuel africain (Mayéla) qui, après une altercation avec son directeur de thèse raciste, décide de renoncer à la préparation de son doctorat et s'engage dans la lutte de libération en Afrique australe avant de regagner son pays, la République d'Anzéka, dont il finit par devenir le Président et où il instaure un régime révolutionnaire et anti-impérialiste qui sera balayé par son coup d'état militaire. Mayéla est arrêté, condamné à mort et exécuté.

Le même pessimisme devant l'évolution historique de l'Afrique se retrouve dans **Jazz et vin de palme**. Mais ici, l'auteur ne privilégie plus le personnage de l'intellectuel aux prises avec un idéal révolutionnaire dans un pays imaginaire — quoique facilement localisable — d'Afrique, et il nous présente tour à tour des types représentant les différentes couches sociales impliquées dans une « révolution » concrète se réalisant dans un pays africain nommé, désigné, la République populaire du Congo.

« L'étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati » qui ouvre le recueil nous montre l'intellectuel en proie à ses propres contradictions ainsi qu'à celles d'un système politique à l'instauration duquel il contribue avec un empressement et un dévouement sans borne et dont la logique mécanique — je veux dire aveugle — absurde et totalitaire finit par l'atteindre dans toutes les dimensions de sa personne en semant le désarroi dans ses croyances et ses certitudes, la détresse dans sa conscience et dans sa vie.

« Une journée dans la vie d'Augustine Amaya » raconte les tribulations d'une petite revendeuse d'un quartier populaire de Brazzaville à la recherche d'une carte d'identité indispensable à son commerce, unique source de revenus dont elle dispose pour faire face avec ses six gosses à sa vie d'épouse abandonnée et de femme seule. Depuis **Le Mandat** de Sembène Ousmane, nous sommes familiarisés (hélas !) avec ce drame qui s'observe dans tous nos pays, drame auquel « le développement impétueux et ascendant » de la révolution au Congo n'a rien changé.

« Le procès du père Likibi » nous transporte dans le monde paysan, un monde confronté aux affres d'une sé-

(1) Paris, Albin Michel, 1973, 284 p.

cheresse implacable, acculé au désespoir... et qui se situe en marge de la logique, de l'idéologie et du « processus » révolutionnaires que développe un système qui, au demeurant, ne correspond à rien que son esprit puisse appréhender, ne répond à aucune de ses préoccupations quotidiennes, ne s'inspire de nul aspect de son expérience concrète et ne tient pas le moindre compte de ses traditions séculaires. Le paysan assiste tantôt amusé, tantôt indifférent, parfois hébété et désarmé à des événements dont les conséquences se révèlent désastreuses pour sa vie.

Cette même tragédie se retrouve — sur un autre mode — dans la couche des gagne-petit qui font montre d'un militantisme flamboyant et grand-guignolesque, suppléant l'ignorance par un zèle ardent, souvent cocasse, mais toujours calculé dans le seul dessein d'améliorer leurs conditions de vie, et qui ne trouvent à la fin, au lieu de la réalisation de leurs ambitions (elles-mêmes suscitées par la Révolution) que la plus amère désillusion. C'est cela que nous révèle « La cérémonie », cinquième nouvelle d'un recueil dont l'auteur semble s'être donné pour but de nous présenter « L'homme » (titre de la quatrième nouvelle) victime d'un système absurde et effroyable. « « L'homme », espoir d'une nation et d'un peuple qui dit non, et qui veille... (p. 84) » dans la souffrance et la détresse.

Les cinq premières nouvelles sont donc le diagnostic d'un **mal** devant lequel l'auteur se montre (lui aussi) désarmé. Car les trois dernières, tout en nous apparaissant comme la recherche d'un remède, se révèlent une fuite vers un ailleurs imaginaire, idéal et lointain, une quête de dérivatifs et en définitive un aveu d'impuissance qui ne va pas sans une certaine amertume.

La nouvelle qui donne son titre au recueil nous introduit dans le monde merveilleux de la politique-fiction qui permet à l'auteur de donner, avec humour, libre cours à ses désirs et fantasmes, et d'où il lance des traits acérés d'une ironie amère contre ce monde-ci qu'il récuse manifestement. Cette nouvelle prélude à l'évocation hallucinée du séjour de l'auteur à New York (2) dans « Mon métro fantôme » et de sa rencontre avec le saxophoniste

John Coltrane (1926-1967) qui consacra sa vie à la poursuite solitaire et tenace de l'absolu, et dont l'idéal semble l'attirer irrésistiblement. « Il y a trop de faux dans ce monde, s'écrit J.C., trop de frelaté. Les relations entre les hommes sont si fausses, l'argent gâche tout, la sincérité n'est pas conseillée pour qui veut devenir riche ou puissant; alors il nous reste, du moins à moi, il me reste l'art, la musique. C'est la seule chose qui compte pour moi. Luttons au moins pour qu'elle reste pure (pp. 141-142) ». Cette nouvelle, « A love Supreme », qui clôt le recueil semble donc apporter à l'auteur le **remède à son impuissance** sous la forme d'une nouvelle philosophie, c'est-à-dire d'un nouvel art de vivre et d'exister. « J'ai vu, affirme Dongala, les meilleurs camarades de ma génération aller au sacrifice, se faire massacrer pour des idées auxquelles ils tenaient: crois-moi, J.C., ta musique soutenait leur foi. C'est là le triomphe de l'artiste sur les militants politiques, il ne cherche pas à persuader ni à faire le bonheur des gens, parfois même contre eux; il laisse à chaque individu le plaisir de se découvrir et découvrir en même temps que lui ces choses merveilleuses et extraordinaires qui doivent exister quelque part dans l'univers... (p. 152) ». Est-ce vraiment là le **remède au mal** ?

Des critiques se sont entendus pour relever doctement et déplorer le « style pompier », les invraisemblances d'ordre polémologique liées à l'insuffisance de la documentation, « l'exotisme de la guérilla », le manque de « réalisme », l'effet d'accumulation... qui « empêchent » le premier roman de Dongala jugé « intéressant » « d'être pleinement réussi ». On a affirmé par ailleurs avec force références à la France et aux grands romanciers français que « quelques mois d'un travail supplémentaire d'élagage avant de le remettre à l'éditeur eussent sans doute permis à ce premier roman d'Emmanuel Dongala d'être aussi un grand roman ». Faut-il croire que, depuis, Dongala s'est corrigé et s'est amélioré ? Car **Jazz et vin de palme** nous fait découvrir aussi le talent exquis d'un écrivain confirmé qui maîtrise admirablement son art et qui, par le biais d'une manipulation astucieuse du mot, force l'idée et nous ouvre ainsi la voie vers la compréhension d'une réalité qui nous écrase et dont l'opacité est par elle-même une cause de désarroi.

Guy Ossito Midiohouan

NGAL M.a.M

L'errance

Yaoundé, Éditions Clé, 1979, 142 p.

Tout indique **L'errance** comme la suite logique et normale de **Giambattista Viko**, et particulièrement, la récupération du message consacré par le sous-titre de ce dernier récit, le **Viol du discours africain**. Les personnages sont repris à ce texte, principalement les deux « héros » Giambattista et Niaiseux. Mais également le prétexte donné par le narrateur lui-même : « libérés, Niaiseux et moi-même, fûmes chargés de rédiger, pour le compte d'un grand quotidien local, le récit de notre aventure » (p. 7). L'argument essentiel de la narration est aussi tiré du premier récit, et le frontispice le perçoit comme une « recherche d'un nouvel humanisme ».

Et pourtant, des différences majeures éclatent à chaque page de **L'errance**. Les descriptions se font plus denses, les passages lyriques sont mieux retenus, et par conséquent, mieux rendus et plus judicieux, les dialogues transposent les épreuves monologiques du premier récit, en un échange cohérent des questions, des interrogations, et des réponses. Bien plus, la coloration pédantesque est ici amortie, et parfois même, elle est « sublimée » par le recours à des symbolismes culturels précis. L'univers lui-même se circonscrit à une « aventure » concrète (même si ce n'est pas une « épreuve »), celle de l'« esprit », et non plus de la **race nègre**, visible à chaque détour de **Giambattista Viko**. Le tragique qui faisait le caractère mélodramatique du premier récit s'affirme ici comme une exigence de l'« histoire ». Ce qui permet de dépasser les mimétismes scripturaires qui devaient agacer les lecteurs du premier texte.

Les mérites de **L'errance** ne se limitent pas seulement à ces rapprochements avec les récits antérieurs du même auteur. Ils se marquent particulièrement dans la forme monolithique de la narration, qui semble « taillée d'un seul bloc ». Seuls des paragraphes permettent de distinguer les moments importants, et les temps forts. Parmi ceux-ci, quelques-uns sont marqués par des motifs et des symbolismes autour desquels ils se déploient, et qui peuvent se schématiser comme suit :

- le contexte qui porte les types de l'imaginaire, et qui préfigure les contours de l'écriture africaine, appa-

(2) Emmanuel Bondzéli Dongala, qui est professeur de chimie à l'Université de Brazzaville, a fait une partie de ses études aux États-Unis.

raît ici dans la « nature », qui est à la fois destin et histoire, conscience et désir. Si une telle identité est à exiger, c'est parce qu'elle dérive des modes par lesquels s'appréhende cette même nature. La rationalité de l'Afrique « originelle » s'inscrit dans les surfaces d'une « géographie mentale et spirituelle » que dévoile la résurgence d'une histoire collective, encore à « écrire », et donc à composer. Il ne s'agit pas des « déterminismes de pensées et de rêves », mais bien d'une « incarnation », d'une « image de l'homme » : « c'est la vie africaine consciente d'elle-même, langage interpellateur à travers des figures et des symboles » (p. 13). Contes, légendes, œuvres d'art, écritures, se modulent à travers ces structures symboliques, et acquièrent par là « valeurs et significations » ;

- l'exemplarité de ces « significations » (le pluriel est choisi) se densifie surtout dans les types de « narrations » développés en Afrique. Mais au-delà des formes apparentes, Giambatista et Niaiseux tentent de donner un sens à leur propre « aventure ». Ici, s'effectue une véritable identification entre le narrateur et la narration, entre le texte et son écriture, entre les personnages et leur auteur, entre Giambatista et Ngal. En cherchant à ascender ce qu'il appelle l'« instance médiatrice », l'auteur parvient à remonter, à travers le récit, vers lui-même. L'effort est visible de s'« occulter », à travers ce qui se donne comme un « temps de transfigurations », et les passages les plus caractéristiques atteignent à une poésie intense : « Je dirais : l'humain alors perçu non pollué ; transfiguré dans chacun de nos regards, de nos gestes, dans nos paroles, dans la nature qui en serait pétrie. Nous donnerions un visage à la civilisation si rude et si imperméable à l'humain. »

« Oh ! On le respirerait comme on boit la rosée du matin, comme on renifle les senteurs des forêts et des savanes tropicales. Les hommes ne le perçoivent pas, englués qu'ils sont dans les immondices... C'est l'existence poétisée. » (p. 25).

- une dialectique toute simple devait réunir la thèse et l'antithèse en une synthèse qui serait l'expérience africaine de l'écriture historique. Le texte parle encore d'« osmose » et d'« identification », signifiant par là, que « notre expérience est comme un miroir ». Mais c'est justement ce **comme** qui est de trop. La représenta-

tion se fait non par une possession, mais par une contestation. Tous ces passages concernent les sociétés africaines actuelles, avec leurs « plans de sous-développement », leurs contradictions politiques, les violences des partis uniques, les « aberrations » des « coups d'État » et des « socialismes truqués ». Une critique dure, acerbe, sans condescendance, qui n'épargne ni les hommes, ni les choses, avec cette observation implacable : « tel intellectuel se dit socialiste aujourd'hui, parce qu'il se trouve démuné ; donne-lui un poste de responsabilité où il peut manier des dollars, où il peut participer au régime, Janus perd aussitôt son visage de socialiste » (p. 37). A partir d'ici, la narration tente de cerner mieux les causes de la « déchéance de l'Afrique » : des hommes politiques corrompus et incapables, sans aucun « ordre rationnel de gestion des peuples », des intellectuels pernicious et pusillanimes, n'ayant la révérence d'aucune **valeur**. C'est donc autour de ces « valeurs » que tourne l'essentiel de l'expérience de Giambatista ;

- ici apparaît une autre notion importante : le « peuple » et sa propre histoire. Les contradictions qui déchirent les pays d'Afrique viennent justement de cette incompréhension de l'exigence du peuple, de sa « philosophie » et de son « esprit authentique ». Giambatista seul, se pose en « initiateur de la conscience du peuple » : « l'Afrique avait cru avoir récupéré son destin historique, mais en fait ce n'était qu'illusion » (p. 77). C'est donc dans une redéfinition de l'« intelligence du peuple », que le narrateur croit pouvoir résoudre les énigmes de l'histoire africaine. Récusant les courants existants ainsi que leurs métaphores, il cherche à poursuivre l'itinéraire des rationalités et des méthodologies spirituelles des sociétés occidentales (et des civilisations judéo-chrétiennes), en mettant au point « un système de récupération de la valeur d'échange symbolique en évitant tout fétichisme des objets » (p. 88), comme si l'Afrique se trouvait exclue de cette nouvelle histoire des cultures contemporaines ;

- un tel itinéraire ne pouvait aboutir qu'à une illumination intérieure, et donc à un monologue intégral, l'intercommunicabilité étant rompue justement pas le refus total de soi. La suite du texte devient précisément ce monologue de Giambatista, les moments les plus forts étant composés de récits oniriques et de cauchemars pleins

d'ombres et de fulgurances. Il recourt même à des formules cabalistiques en latin, et l'imagerie faustienne (et fantastique) finit par l'emporter sur les signes et les symbolismes premiers (pp. 91-98). Le reportage qui en est fait dans la presse locale, ne peut se lire que sur ce même mode monologique, et c'est là que s'inscrit leur « matrice de créativité et de productivité d'une société autocentrée » (p. 99).

Par ces « méthodes initiatiques nouvelles », Giambatista et son disciple Niaiseux accèdent à la « gloire » et à l'éternité. Une telle autogénération accomplie, dans la brutalité de la gestualité et de la symbolique qui la réalise, une totale **autonomie** de soi à soi, et donc, la négation de la conscience, sociale ou historique. La rupture est ici totale.

Le récit s'achève sur une « Voix » (anonyme) qui annonce la quiétude et la **Vie**. En fait, il devient ce rêve informe et informulé, plein de vertige et de muettes obsessions. Ainsi se récupèrent les mythologies fondamentales et originelles, qui réconcilient la nature avec les types romantiques qui avaient hanté la « naturphilosophie » des poètes allemands. Et pourtant, c'est dans le récit lui-même que s'inscrivent les moments essentiels des contradictions que tentent de dépasser Giambatista et son disciple. La « gloire » qu'ils revendiquent leur est procurée par les signes qu'ils nient eux-mêmes : la « presse locale » (qui leur offre le prétexte de leur « expérience spirituelle »), les médias des masses, la radio et la télévision. L'écriture elle-même est pour eux, cette force qui transforme la parole de l'oralité, en une nouvelle mystique de soi-même. La métamorphose qu'ils refusent de voir a commencé par leur propre histoire, et les signes qui se multiplient dans leur univers désarticulé, sont ceux-là même par lesquels l'Afrique spirituelle qu'ils revendiquent a été déstructurée.

En définitive, ils ne retiennent que la « forme », la « narration » elle-même, et c'est pourquoi leur « expérience » est dépourvue de « passion » et de « souffrance », et ne termine pas sur une véritable « théorie », de quelque ordre que ce soit. Il reste que le texte de Ngal se donne comme une réflexion profonde sur l'Afrique des « intellectuels », en même temps qu'elle s'impose comme une interrogation permanente, sur l'homme, et sur le milieu qui le porte et qui le produit.

P. Ngandu Nkashama